FRC 1.1863

Barth

Case
FRC
14140

DIALOGUE

OU ENTRETIEN

DE MONSIEUR CLERGÉ

AVEC MADAME NATION.

THE NEWBERRY
LIBRARY

DIALOGUE

OU ENTRETIEN

DE M. CLERGÉ AVEC Mme. NATION.

Par JEAN BARTH.

M. CLERGÉ.

Vous me volez, Madame;
Mais redoutez ma trame.

MME. NATION.

Monsieur le querelleur,
Que peu votre valeur ?

M. CLERGÉ.

Moi, je veux tout tuer.

MME. NATION.

Moi, je veux tout défendre.

M. CLERGÉ.

Il faut reſtituer.

MME. NATION.

Je n'ai point pris, pour rendre.

M. CLERGÉ.

Fripone, il faut que vous ayez bien de la témérité, & bien peu d'honneur, pour prendre impunément des biens qui ne vous appartiennent pas, & encore, malgré votre conduite malhonnête, vous vous réjouiſſez de m'avoir fait votre dupe, qui pour me plaindre, voyant mon infortune, vous me faites le jouet de tous les excès de vos agaceries. Mais craignez ma vengeance, elle s'étendra plus loin que vous ne croyez.

MME. NATION.

Il eſt ſûr que ſi votre force égaloit vos menaces, j'aurois lieu de vous craindre; car

vous ne manqueriez pas de vous en ſervir pour vous venger, en vous ſervant de la verge écléſiaſtique, qui eſt ſi venimeuſe, que chaque coup qu'elle frappe, eſt mortel, & qui, pour étendre plus loin ſa vengeance, après avoir arraché la vie à toutes ſes victimes, elle les conduit encore chez les Dieux infernaux, en leur commandant de les tourmenter avec intégrité.

M. Clergé.

C'eſt ainſi que les méchans doivent être punis; car ſi la même ſévérité avoit toujours eu lieu, vous n'auriez pas oſé prendre mon revenu, en détruiſant un Corps qui étoit fait pour être le ſouverain de la terre.

Mme. Nation.

Ou du moins, s'il ne l'étoit pas, vous avez penſé qu'il étoit fait pour l'être, & vous y ſeriez parvenu, ſi j'étois reſtée aveugle; mais heureuſement que ma philoſophie m'a ouvert les yeux, en m'arrachant le bandeau avec lequel vous m'avez couvert pendant tant

de siecles ; & pour lors, j'apperçus la trame affreuse qui protégeoit votre ambition despotique, qui me conduisoit à grands pas au bord du précipice auquel votre ambition se proposoit de me plonger. Mais indignée de votre supercherie, en vous disant ministre d'un Dieu juste, ennemi de tout crime, exerçant un pouvoir que vous disiez recevoir de lui. Il ne seroit donc pas juste ? S'il vous avoit commandé de faire le mal avec autant d'intégrité que vous l'avez fait jusqu'ici, j'ai bien reconnu que cela n'étoit pas probable, puisqu'il est prouvé qu'il est bon, juste, ennemi du mal, il ne participe nullement à votre conduite criminelle. Or donc, vous êtes un scélérat, auquel vous n'avez aucune preuve pour me dissuader du contraire.

Mme. Nation.

Vous vous trompez, j'en ai de grandes à vous donner ; mon desir étoit d'avoir beaucoup de bien & de grands pouvoirs, pour seconder les vues de Dieu, mon maître, qui

sont de faire du bien à l'infini. Ainsi donc, en me rendant le Souverain de la terre, j'aurois eu un pouvoir absolu, & je m'en serois servi pour détruire tous ceux qui n'auroient pas été de mon parti, qui est celui de mon maître. Je crois que cela auroit été très-naturel, afin qu'il n'y eût qu'un culte, & pour lors, j'aurois satisfait au desir de mon maître, en faisant le bien général.

Mme. Nation.

Oui, je crois que vous l'auriez fait, si vos vœux s'étoient accomplis, mais d'une maniere extraordinaire; & si vous n'y êtes pas parvenu, ce n'est pas faute que vous n'ayez employé tous les moyens que vous avez cru propre pour la réussite de votre dessein. La Religion fut un des principaux motifs que vous avez employés, qui vous ont même obtenu quelques succès. Vous créâtes des anges, des saints, des démons, un paradis, un enfer, un purgatoire, des temples bénis, des sacremens & des monitoires, enfin

tout ce que l'imagination vous mit dans la tête, dans le cas d'être propre à votre but, auquel vous y auriez sûrement parvenu, si ma philosophie, qui adroitement découvrit votre fourberie & votre attentat prémédité, me donna la force de vous en arracher le pouvoir, qui auroit été, non le bien général, comme votre bouche sacrilege le dit, mais un enfer, dont la terre auroit été le gouffre, auquel vous n'auriez pas manqué, comme souverain absolu, de vous ériger en despote le plus intègre, & même prendre le titre de Pluton.

M. Clergé.

Vous envisagez, madame, les choses du mauvais côté; mon dessein n'a jamais été que de faire le bien, & le faire d'une maniere noble & grande, auquel vous en avez des preuves, par tant de victimes que j'ai soulagées, qui, sans moi, seroient mortes de besoin, & maintenant elles pleurent la perte de mon bien, en me voyant hors de pouvoir de leur porter du secours, comme je faisois ci-

devant, en leur donnant tous les moyens néceſſaires pour guérir leur plaie, qui maintenant va devenir incurable; n'ont-elles pas raiſon de ſe récrier comme moi contre vous, en vous traitant de voleuſe; mais craignez la vengeance de Dieu.

MME. NATION.

Mais comme Dieu n'eſt pas injuſte, je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire de le craindre, pour avoir repris une choſe que jadis vous m'aviez pris, auquel je vous expliquerai dans un moment la noble maniere avec laquelle vous l'aviez acquis : mais comme je ne veux pas laiſſer paſſer l'article de ces prétendues victimes, ſans entrer dans un petit éclairciſſement à ce ſujet, en vous développant, en peu de mots, ce que produiſoit vos grands revenus, dans l'emploi que vous en avez toujours fait. Ainſi tous ces mauvais ſujets, que vous appelliez victimes, qui n'eſt autre choſe que la lie du libertinage le plus décidé. Ce n'eſt pas un mal que vous ne puiſſiez plus

l'alimenter ; car en manquant de reſſources, il rentrera dans ces devoirs, ou du moins, il ſera moins nombreux, & vous n'irez plus conduire votre conduite mondaine chez l'impudicité, qui ſouvent même vous y établiſſiez vos domaines, en vous en déclarant leur chef, comme ſi ces lieux-là étoient faits pour aller y étaler les mânes de la divinité.

M. Clergé.

En effet, je faiſois quelquefois ma réſidence auprès d'elles, et même ſouvent j'étois de moitié dans le bénéfice fait du prêt de la marchandiſe. J'aidois même à la débiter, et le tout, dans l'intention de me rendre utile ; et quand le produit ne répondoit pas à la dépenſe, je ſuppléois au défaut, de ſorte que rien ne manquoit ; et il falloit cela, car il arrivoit des jours ſi malheureux, que je ne pouvois, malgré toute ma théologie, découvrir les cauſes, le ſeul ſujet ſur quoi je fixai cet événement funeſte, et que je préſageois qu'il falloit qu'il y ait un déroidiſſement gé-

néral, de façon que nous avions beau nous égoſiller à appeller et rappeller, nous ne pouvions étrener, pas même une ſecouſſe, de maniere que je crois qu'il avoit neigé sur le milieu des hommes. Mais quand il arrivoit des jours heureux, il étoit trop juſte que je me dédommage en partageant le bénéfice pour me réoccuper des jours malheureux. Vous voyez donc que j'étois utile, et ces pauvres malheureuſes ne pouvoient jamais manquer ; & qui plus eſt, je leur adminiſtrai les ſacremens des vivans & ceux des morts, ſelon que le cas le requeroit. Je faiſois doublement les commandemens de Dieu, qui ordonnent de viſiter les pauvres & de les ſecourir ; & moi, pour être plus à portée en les viſitant, de les ſecourir, j'y logeai, prévoyant qu'elles pouvoient en avoir plus beſoin la nuit que le jour. Je vous demande s'il eſt poſſible de trouver là du mal, puiſque c'eſt au contraire une œuvre de charité la plus grande. Il n'y a donc qu'un eſprit pervers qui peut critiquer une conduite ſi loyale & ſi humaine, ou bien

je ne m'y connois plus. Maintenant je pourrai bien encore continuer les mêmes soins, mais je ne pourrai plus fournir au défaut de la location du.... Cela pourra bien occasionner du trouble dans le ménage, sur-tout à présent qu'il seroit si nécessaire, vu que le commerce est mort; & cette mort fait que les..... sont aussi morts.

MME. NATION.

Ma foi, je vous plains. Cela me donneroit quasi envie de vous reprêter mon bien, afin que vous puissiez continuer votre empressement à servir l'humanité. Au moins, si vous n'allez pas comme vos prédécesseurs, vous exposer à être maîtrisé en prêchant l'évangile chez l'idolatrie, en les engageant à revenir de leurs erreurs, & d'embrasser le pacte de la religion catholique, votre mérite est presque aussi grand que le leur. Vous allez dans tous les lieux immodestes, pas tout-à-fait à leur exemple, car eux, c'étoit pour corriger le vice, & vous, c'est pour le protéger.

M. Clergé.

C'eſt afin que chacun ſe tienne dans ſon rang; & agiſſant ainſi, je protégeois l'honnêteté, en l'empêchant de ſe confondre avec l'impudicité.

Mme. Nation.

En effet, vous l'empêchiez d'une manière toute particulière, en allant chez elle comme un monſtre Adonis, étaler toutes vos fadaiſes, en y déployant tout ce que votre afféterie avoit de plus extrême, lui prodiguant par le moyen de vos grands revenus, toutes ſortes de libéralités, pour tâcher de la ſéduire & la mettre au nombre de ces malheureuſes que vous appellez victimes, qui en effet le ſont, mais les vôtres. Tremblez, êtres mondains! que la vengeance de Dieu n'éclate pour punir vos forfaits. Ne deviez-vous pas rougir en réfléchiſſant ſur votre conduite infâme, qui n'a ſervi jusqu'à ce jour, qu'à mettre le trouble dans la ſociété, en perdant la jeuneſſe par votre ſcandale & votre ſéduc-

tion, & vous portant à tous les excès que vous facilitez vos grand revenus pour debaucher les femmes mariées ; enfin, vous déclarant l'ennemi décidé du bon ordre.

M. Clergé.

Que vous êtes dans l'erreur, de croire que je faisois tant de mal. La jeunesse que vous dites que je perdois, trouve au contraire en moi un ferme appui, car c'est pour elle que j'ai fait le meilleur usage de mon revenu, en lui procurant tout ce qui lui étoit nécessaire, tant pour ses besoins que pour ses désirs. Comme il arrivoit souvent que leur fortune ou leurs parens ne leur permettoient pas d'avoir ce qui leur faisoit plaisir, moi par mon naturel dévoué au soulagement, je le leur procurai ; c'étoit rubans, bonnets, bijoux, souliers, bas, jarretieres, & puis encore quelqu'autre chose qui ne leur faisoit pas moins de plaisirs que je leur prêtois ; & les femmes mariées trouvoient en moi la même ressource ; & puis je suppléois au défaut de ces maris

indurs qui sont en si grand nombre, qui vraiment se regardoient très-heureux de trouver en moi des secours indédursables, pour leur donner le temps de reprendre halaine, car sans cela, ces pauvres diables se seroient exténués, & leurs femmes auroient fait long carême.

MME. NATION.

Je sais fort bien qué vous faisiez tout cela ; mais tous ces secours que vous dites qui leur étoient si nécessaires, ne servoient qu'à perdre des familles entieres, & mettre par-tout le trouble & la discorde.

M. CLERGÉ.

Vous vous trompez, Madame, car en secourant la femme, je secourois le maris, en leur donnant de temps à autre, dequoi mettre une poule au pot. Enfin, je fourniſſois au superflu du ménage, je le rendois même fécond, afin de peupler l'Etat; & le maris, quand il savoit connoître ses intérêts, lorsqu'il

me voyoit entrer, prenoit ſa canne, & s'en alloit.

Mme. Nation.

Je crois bien qu'il s'en trouvoit quelqu'un de cette trempe là, mais ce ne peut être que des lâches qui ſont indignes d'être dans la ſociété; & il s'en ſuit encore que ſi vous n'aviez pas eu dequoi pour aller leur prodiguer vos largeſſes, ils auroient continué de travailler pour ſubvenir à leurs beſoins, & par conſéquent obligés de reſter dans la claſſe des braves citoyens.

M. Clergé.

Dans ce bas monde, ce n'eſt pas un mal de faire uſage de tout : car Abraham qui a prêté ſa femme pour s'enrichir, ne paſſe pas moins chez les Juifs, & même chez nous, pour un grand homme.

Mme. Nation.

Si Abraham a été atteint de ce crime, il n'en fut pas moins mépriſable, & comme

sûrement il l'a été ; mais il l'a su effacer par des qualités supérieures qui lui donnerent le titre de grand homme ; & puis il est d'usage que quand un homme n'est plus, on oublie ses fautes, & on révere ses qualités : mais vous, ce sera bien l'opposé, car vos atrocités sont tellement empreintes dans le cœur de tous les hommes, que si votre mémoire s'éternise, ce sera de vos défauts, de vos horreurs, & non de vos qualités : d'ailleurs, vous n'en avez pas, ou si vous en avez quelqu'unes, elles sont teintes du sang des victimes que vous faites.

M. Clergé.

Mais Madame, vous n'y pensez pas. Je vous démontre le contraire par mille preuves qui sont connues de tout le monde, que je n'ai fait que bien en soulageant les indigentes de toutes les manieres ; enfin, j'ai tant fait, que quelquefois j'étois rendu. Et vous repésentant cela devant les yeux, il faut que vous soyez paîtrie, je ne sais de quelle pâte, pour ne pas y être sensible, & me traiter aussi injustement

que vous le faites. Mais, dois-je m'en étonner ! Ne devois-je pas penser qu'en sacrifiant ma vie, & en usant mes forces à faire du bien, on me lapideroit encore; car c'est de cette façon, que l'ingratitude récompense ses bienfaiteurs.

MME. NATION.

Il est très-possible que vous ayez eu envie de faire le bien & même que vous pensiez l'avoir fait; mais vous vous êtes trompé, & j'ai trouvé qu'il étoit sage de vous ôter les moyens de vous tromper, craignant que sous prétexte de vous tromper, vous seriez bientôt venu prendre ma soupe sur ma table, & ma femme dans mon lit.

M. CLERGÉ.

Vous me regardez donc comme un voleur?

MME. NATION.

Non, mais comme un homme qui prend hardiment.

M. CLERGÉ.

Mais vous me dites des injures qui ne de-

vroient être adreſſées qu'à vous. puiſque, vous-même vous me volez.

Mme Nation.

Je fais ce que je dois faire en reprenant ce qu'adroitement jadis vous m'aviez pris.

M. Clergé.

Je l'avois acquis par tous les bons ſervices que je vous ai prodigués tant de fois en faiſant votre bonheur, auquel, pour récompenſe vous me donniez une choſe que j'avois gagné triplement.

Mme. Nation.

En effet, vous aviez beaucoup de peine pour l'acquérir ; car lorſque vous connoiſſiez quelques têtes aſſez foibles pour écouter votre paganiſme, vous ne manquiez pas d'y aller avec ardeur indécrivable, pour tâcher qu'elles vous legue quelques pieces de terre, que vous payez avec quelques billets à ordre à toucher ſur ce Pere Éternel; il ne vous en coûtoit pas beaucoup, car quelques paroles

ſorties de votre bouche pour ce ſujet, valoient mieux qu'un ſac de vingt à trente mille francs qu'un particulier auroit apporté pour acheter la terre ou autre bïen que cette bonne ame vous laiſſoit, qui ſouvent deshéritoit des pauvres orphelins qui étoient rongés de miſere, pour le donner à des êtres qui regorgent de tout : & celles qui ne vous écoutoient point, qui adroitement découvroient le ſujet de vos démarches, vous les maudiſſiez, en les envoyant à tous les diables ; & vous défendiez expreſſémcnr à ſaint Pierre de leur ouvrir la porte du paradis. Maintenant, par exemple, vous ne donnerez plus des billets à ordre qu'aux ariſtocrates ; & les démocrates, vous les enverrez tous en enfer avec des ordres exprès à Pluton de ne les point ménager. Allez, mon pauvre Clergé, conſolez-vous, vous avez fait des dupes, mais vous n'en ferez plus. Donnez-moi la main, & ſoyons amis, & ceſſez d'être homme du Diable pour être homme de Dieu.

De limprimerie des Démocrates, rue ſans détour.